



HAL
open science

Sociodiversité et paradoxes de la fin du Paléolithique moyen à l'émergence du Paléolithique supérieur

Ludovic Slimak

► **To cite this version:**

Ludovic Slimak. Sociodiversité et paradoxes de la fin du Paléolithique moyen à l'émergence du Paléolithique supérieur. J.J. Cleyet-Merle; M.V. Shunkov; J.M. Geneste; A.P. Derevianko; L. Slimak; A.L. Krivoshapkin; B. Gravina; A. Turq; B. Maureille. Le troisième Homme: Préhistoire de l'Altai, Éditions de la Réunion des Musées Nationaux - Grand Palais, pp.12-15, 2017, 9782711864317. hal-01951490

HAL Id: hal-01951490

<https://hal.science/hal-01951490>

Submitted on 11 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sociodiversité et paradoxes de la fin du Paléolithique moyen à l'émergence du Paléolithique supérieur

LUDOVIC SLIMAK

Le crépuscule des sociétés néandertaliennes semble irrévocablement consommé, sinon clos, à travers la part congrue du continent eurasiatique dès le 43^e millénaire. Pourtant, l'analyse précise des vestiges archéologiques abandonnés par les sociétés néandertaliennes permet de percevoir des capacités d'adaptation aux environnements géographiques et climatiques les plus divers ayant assuré leurs expansions territoriales, surprenantes, marquant la première vraie colonisation de l'ensemble des biotopes d'Eurasie. L'exposition organisée par le musée national de Préhistoire des Eyzies-de-Tayac rend compte, par les deux extrémités géographiques de cette expansion, de la complexité de ces sociétés, nous confrontant non seulement aux biodiversités naturelles maîtrisées par ces groupes, mais aussi à leur profonde sociodiversité. Celle-ci est ici mise en perspective avec la pluralité anthropologique de ces populations eurasiennes dont la complexité ne fut que récemment révélée. Le titre de cette exposition, « Le troisième Homme », induit qu'au moins trois humanités se sont partagé ces immenses espaces, quelque part entre le 50^e et le 40^e millénaire, mais encore que ce moment de pluralité anthropologique et les contacts entre humanités qui en découlèrent représentent un événement inédit dans l'histoire de l'Eurasie. Ce moment singulier de confrontations sur ces vastes étendues ne connaîtra aucun équivalent dans les phases ultérieures de l'histoire de ce « supercontinent » ; homme de Néandertal et homme de Denisova tireront leur révérence définitive après leur bref intermède collocatif avec nos propres ancêtres biologiques qui seuls subsisteront. L'homme de Denisova reste particulièrement méconnu quant à ses cultures, tout autant qu'au regard de son expansion territoriale réelle et des processus menant à son émergence biologique et aux relations phylétiques avec les populations néandertaliennes qui en découlent. La communauté scientifique cerne aujourd'hui l'expansion néandertalienne depuis les côtes atlantiques jusqu'en Sibérie, où ses restes ont été reconnus dans l'Altaï, sur les terres mêmes de leurs cousins dénisoviens. Il est possible, ou probable, que l'expansion réelle de ces populations soit notablement plus importante, mais, en l'absence de fossiles diagnostiques, faut-il reconnaître Néandertal au travers des vestiges de la culture moustérienne ? Faut-il envisager une expansion de l'Atlantique aux berges du Pacifique ? Les données manquent et les objets abandonnés par les populations néandertaliennes sont marqués par un foisonnement, encore très partiellement compris, de savoirs et de traditions techniques. Le succès de l'implantation de ces sociétés sur d'immenses territoires marque leur très grand dynamisme et pose le problème fondamental des processus en relation avec leur remplacement, sinon leur éradication, à la fois rapide et globalement synchrone à travers l'Eurasie. L'expansion chronologique et territoriale de ces populations ainsi que leurs capacités d'adaptation et d'expansion démontrent que cette extinction brutale, affectant non seulement leurs modes de vie, mais aussi leur réalité biologique, ne peut être rationnellement imputée à aucun processus naturel ; ni les modifications climatiques ni celles des environnements habités et exploités ne permettent

de rendre compte en première instance de ce processus d'extinction remarquablement rapide. Il en résulte que les théories abordant ces mécanismes au travers de prismes naturalistes ne peuvent rendre compte ni de l'ubiquité adaptative de ces sociétés, ni des très vastes terroirs sur lesquels ces groupes étaient installés. Il faut dès lors chercher ailleurs les processus en cause. Changements climatiques, modification des environnements, disparition des faunes traditionnellement chassées ou subtil cumul de l'ensemble de ces causes seraient dès lors à considérer comme des facteurs éminemment secondaires qui, n'ayant pour limites que celle de l'imagination des chercheurs – spectateurs très lointains –, ne peuvent rendre compte du processus de ces remplacements d'humanités. Ce présupposé induit que la question devrait en première instance être abordée du point de vue de l'histoire et de la sociologie des sociétés anciennes. Il induit aussi une certaine distance à l'égard de théories scientifiques bien ancrées, sinon dominantes, la recherche en tant que discipline ne nécessitant pas l'alignement des concepts développés par les chercheurs, mais la démonstration de leurs constructions logiques.

On peut faire un parallèle direct entre cette problématique et celle des sociétés traditionnelles des continents américains qui n'ont été supplantées ni par un coup de froid, ni par un manque de protéines, ni par quelque autre cause farfelue, mais, en première instance, par l'arrivée de populations résolument dynamiques et colonisatrices. Tout le reste est histoire, et sociologie. Et si les processus affectant ces sociétés ne peuvent, de notre regard lointain, qu'apparaître comme identiques dans leur conclusion, l'histoire des Atikamekws du Québec n'est résolument pas celle des Nambikwaras du Mato Grosso. Aborder la question de l'extinction néandertalienne sans mettre au centre les sociétés humaines concernées reviendrait exactement à aborder la question du remplacement des populations indigènes des Amériques en n'accordant aux natifs et aux colons européens qu'une place secondaire dans les processus historiques dont ils sont pourtant les uniques acteurs. Selon notre présupposé, les populations indigènes des Amériques ne sont pas mortes d'un coup de froid et n'ont pas fondu comme glace au soleil. Néandertal non plus.

Avancer dans la compréhension de ces processus induit alors l'exploration, tout d'abord, de ce que sont ces fameuses sociétés néandertaliennes, puis de ce que sont, culturellement, structurellement, les sociétés « biologiquement modernes » qui les remplacent sur leurs territoires traditionnels. La confrontation de ces données permet alors d'envisager les relations éventuelles entre chaque groupe sur chacun des territoires concernés. Et, comme les Atikamekws ne sont pas des Nambikwaras, on comprendra immédiatement que la problématique Néandertal/Moderne est, en soi, un « non lieu ». Une approche structurée à partir de la bipolarisation de ces réalités anthropologiques ne documente en aucun cas ni la sociodiversité de ces populations ni les interactions historiques qu'elles ont développées. À l'échelle de résolution qui nous intéresse ici et a



Fig. 1 – Les européens confrontés aux populations des Amériques ne sont pas intellectuellement armées pour comprendre la complexité de la nature humaine. Dans cette expérience choquante de confrontation aux réalités du monde, la question de l'humanité de ce qui ne nous ressemble pas se trouve directement posée. Ces logiques de classification du monde restent évidemment ancrées dans nos perceptions inconscientes des sociétés présentes et passées. Image extraite de Sebastian Münster, 1628, *Cosmographia*. Bâle, Sebastian Henricpetri. Collection de l'auteur

pour finalité d'aborder ces processus de remplacements, homme de Néandertal et *Homo sapiens* restent des concepts génériques qui ne permettent pas se confronter précisément au cœur des processus ayant induit l'éradication des populations implantées sur les territoires de l'Eurasie. En première analyse, la seule question qui devrait rationnellement être placée au centre de nos préoccupations repose donc sur la détermination précise des organisations sociales et culturelles de ces groupes humains sur chacun des territoires concernés. Les caractères culturels sont ici contingentés à un espace de visibilité archéologique. Ils sont donc abordés à l'aune de notre perception de leurs expressions matérielles à partir desquelles se précisent les savoirs et représentations techniques, sociales, cynégétiques, symboliques... de ces populations. En seconde analyse doivent être définies les interactions précises que ces sociétés ont développées lors de l'arrivée de nouvelles populations, modernes, lesquelles ne partageaient ni leurs cultures ni leurs gènes. La reconnaissance de transmissions génétiques, encore mal définies, n'offre aucun éclairage quant aux processus précis en œuvre. On ne sait effectivement pas, aujourd'hui, déterminer objectivement si l'infime pourcentage de gènes posés comme d'origine néandertalienne, et qui seraient discernables au sein des populations actuelles d'Eurasie, trace un acquis génétique correspondant aux phases de colonisation des territoires européens par *Homo sapiens*, ou si cet acquis est notablement plus ancien. La génétique ne peut donc, à ce jour, répondre à nos interrogations. Pour garder l'exemple des Amériques, la présence de gènes d'origine aborigène chez un grand nombre des descendants d'Irlandais, de Portugais ou d'Italiens ne nous renseigne guère quant aux processus historiques précis, et fondamentalement distincts, dans lesquels ont été engagées les populations de l'Arctique canadien à la grande forêt amazonienne.

La principale limite heuristique de ces parallèles américains est induite par le fait que les divergences entre Européens et Américains relevaient intégralement de leurs structures culturelles. Et pourtant, la controverse de Valladolid nous rappelle qu'en toute bonne foi, et pendant plusieurs siècles, la perception des Indiens en tant qu'humains était loin d'être évidente. Les Indiens sont-ils vraiment, comme nous, des créatures de Dieu ? Sous peine de tomber sous l'emprise d'anachronismes rédhibitoires à la compréhension de sociétés que nous pensons pourtant proches de nous (les populations européennes ayant colonisé les Amériques), force est de reconnaître que la réponse à cette question est inextricablement imbriquée dans les modes de perception du monde de cette époque (fig. 1).

De tels modes de perception du monde seraient-ils encore à l'œuvre dans les représentations inconscientes délimitant nos capacités de compréhension de ce que fut Néandertal ? Un courant de la recherche postule effectivement qu'en termes comportementaux les populations néandertaliennes ne présentaient aucune dissemblance structurelle vis-à-vis des populations modernes. Ce courant, plutôt latin, composé principalement de chercheurs italiens, portugais et français, s'oppose aux approches plutôt anglo-saxonnes présumant un caractère fondamentalement archaïque des populations néandertaliennes. Il est possible de proposer que les deux courants, latin et anglo-saxon, reposent respectivement sur des raisonnements parfaitement circulaires puisque les traits dits « modernes » et retenus par ces deux courants de pensée pour distinguer ou rapprocher Néandertal de *Sapiens* ne sont en fait qu'une même liste de cuisine déroulant un ensemble de caractères censés leur permettre de diagnostiquer une humanité accomplie – art, sépultures, parures... Quelle que soit la lecture faite de ces traits dits « comportementaux » (et employés en tant que décrypteurs archéologiques de la modernité comportementale), leur emploi revient à projeter sans aucun

recul, sur les populations néandertaliennes, la perception archéologique que l'on se fait de l'ancien *Homo sapiens*. Parallèlement, sur ces mêmes bases archéologiques, envisager que les populations néandertaliennes aient été modernes revient alors à nier, sans plus de recul, l'éventuelle singularité éthologique de ces populations. La réduction de Néandertal à nous-mêmes est intrinsèquement, et paradoxalement, assujettie à une expression inconsciemment raciste ; nous sommes les Humains et pour nous rejoindre parmi les Humains les autres hominés devaient être tels qu'étaient nos ancêtres. Si l'on s'extrait de ces approches qui se veulent comparatistes mais reposent sur des similarités et des dissemblances superficielles, la problématique devrait être rationnellement recentrée sur la définition éthologique de ces populations. La question n'est pas de savoir si Néandertal était moderne (et d'ailleurs, s'il n'était que notre miroir, il faudrait convenir, par retour de bâton, qu'il est finalement notablement moins intéressant que ce que l'on en pensait), mais d'objectiver Néandertal ; une éthologie néandertalienne a-t-elle existé ? Ces pistes, explorées dès les années 1960, soulèvent l'existence de processus potentiellement progressifs quant à l'émergence de certains des caractères fondamentaux à même de définir notre humanité, et qui pourraient être définissables dès le Moustérien, sans que leur émergence ne soit ni abrupte ni transposable *ex abrupto* des sociétés modernes vers les sociétés fossiles « pré-sapiens¹ ». Cette exploration des implications cognitives et psychologiques des productions culturelles implique que la fonction du style, tel qu'observé dans les industries du Paléolithique supérieur avec des Hommes modernes, doit être pensée comme un ensemble de moyens permettant aux groupes et aux individus de s'identifier dans des territoires avec des produits ou des ensembles de produits culturels, et implique aussi que cette propriété des sociétés modernes connaîtrait déclinaisons et variations dans d'autres humanités passées². Il faut alors concevoir les degrés de cette altérité et leur délimitation dans nos propres conceptions quant à la possibilité d'une continuité des capacités intellectuelles, au moins sur plusieurs centaines de millénaires³.

Ces pistes suggèrent, avec cinquante ans de recul, que la question de la détermination d'une éthologie des sociétés biologiquement fossiles ne peut être évaluée sur des notions de présence ou d'absence de réalités archéologiques que nous investissons subjectivement d'une fonction discriminante (un outil en os, une parure, une sépulture...), mais que c'est bien la détermination logique de l'ensemble des produits techniques et culturels de ces sociétés qui doit être explorée. Ces propositions fondées sur une approche structurale des productions humaines, posées au moment même où l'anthropologie structurale transformait notre compréhension du monde en révélant l'existence de structures inconscientes organisant les sociétés humaines, ouvraient en préhistoire, et dès les années 1960, sur des démarches prometteuses restées jusqu'alors inexplorées.

Ne faudrait-il pas considérer comme suspectes – et révélatrices de nos distorsions inconscientes – nos tentatives de modélisation générique, aux présupposés implicites et mal maîtrisés ? Et recentrer alors notre attention directement sur les articulations internes des systèmes analysés pour en déterminer et en décrypter les structures techniques et sociales archéologiquement fossilisées.

1. Binford, 1962 ; Binford, 1963 ; Binford, 1968a.
2. Binford, 1968b.

3. Lévi-Strauss, 1968.